ce sens qu'elle était sortie de cette retraite absolue à laquelle elle s'était condamnée lors de son arrivée à Vaucresson.

Très touchée des témoignages d'intérêt dont elle avait été l'objet, elle n'avait pu se dispenser d'y répondre.

Elle avait fait plusieurs visites et désigné le jour où elle recevrait. Elle avait choisi le samedi. Dès lors, quelques dames de Vaucresson, des privilégiées, furent reçues chez elle, sans compter Mme Joubert pour qui son salon n'était jamais fermé, que ce fût le samedi ou tout autre jour de la semaine.

La vieille dame n'avait pu garder rancune à Mme Clavière de ne pas avoir accepté son fils pour époux ; elle avait compris les raisons données par la jeune veuve. Aussi une douce intimité s'était vite établie entre Marie et la mère d'Edmond.

Elles se voyait souvent et acceptaient les invitations à déjeuner et à dîner qu'elles se faisaient réciproquement.

Les visites de l'une à l'autre rompaient agréablement la monotonie de leur solitude.

Cette intimité était une consolation pour Mme Joubert, qui se trouvait bien seule depuis le départ de son fils.

N'ayant plus rien à cacher à sa vieille amie, Marie pouvait lui parler à cœur ouvert et chaque jours Mme Joubert découvrait de nouvelles qualités chez la jeune femme.

Souvent elle lui disait :

—Je vous aime beaucoup.

Et Marie répondait :

—Je ne suis pas ingrate, chère madame, j'ai aussi pour vous une grande affection.

Parfois, en soupirant, la mere d'Edmond ajoutait :

—Ah ! si vous aviez pu être ma fille !

C'était seulement ainsi qu'elle exprimait ses regrets.

Jamais, autrement, elle ne faisait allusion à ce qui s'était passé.

Mais constamment elle parlait à la jeune femme de son fils et des lettres qu'il lui écrivait.

De temps à autre, Marie recevait une lettre de Philippe Beaugrand. Les deux exilés fournissaient ainsi, chacun à son tour, le sujet d'une longue causerie.

Philippe Beaugrand ne parlait point de revenir en France ; on pouvait même croire, d apres ses lettres, qu'il avait résolu de se fixer définitivement en Indo Chine.

On avait tenu les promesses qu'on lui avait faites ; il était à la tête d'une importante exploitation, laquelle promettait de donner, dans un avenir prochain, de très beaux bénéfices.

Pendant huit mois, Edmond Joubert était reste avec Phi- Beaugrand, l'accompagnant dans ses tournées, partageant ses fatigues et même, autant qu'il le pouvait, prenant part à ses travaux ; puis les deux amis s'étaient séparés. Philippe était devenu presque sédentaire et Edmond avait un besoin absolu de locomotion. Il avait quitté son amie en lui disant :

—Si rien ne m'arrête en route, je ferai le tour du monde.

Il avait fait d'abord un voyage en Chine et au Japon, puis parcourut assez rapidement les autres provinces de la haute Asie. Il visita nos possessions françaises des Indes, resta quelques jours à Pondichéry, séjourna deux mois à Calcuta, passa ensuite en Perse, admira les minarets de Tehéran, rentra en Europe en franchissant le Caucase, et après avoir traversé la Russie sans se presser, s'arrêtant dans les principales villes de l'Empire, il arriva à Saint-Petersbourg.

Or, il était depuis trois mois déjà dans la capitale de l'empire de Russie et il ne songeait pas à s'en éloigner.

Il renonçait à faire le tour du monde.

Se trouvant bien sur les bords de la Néva, il y restait.

Dès le lendemain de son arrivee à Saint-Petersbourg, le hasard lui avait fait rencontrer un de ses meilleurs amis, un ami de lycée, qui était le secrétaire particulier de l'ambassadeur de France.

Robert de Marçay — ainsi se nommait le secrétaire particulier — voulut être le cicerone d'Edmond. Apres lui avoir fait visiter la ville des Cézari, il présenta successivement dans plusieurs familles de la haute aristocratie russe.

Edmond Joubert était homme du monde et en avait toute la distinction. Partout il fut accueilli par les hommes avec beaucoup de courtoisie et par les femmes avec cette grâce charmante et cette affabilité exquise qu'on ne trouve nulle part ailleurs qu'en France et en Russie. Les dames russes et les dames françaises se ressemblent si bien par la grâce et le charme de leur personne qu'à Saint-Pétersbourg, dans un salon russe, on pourrait se croire à Paris, dans un salon français.

Edmond, par son seul titre de Français, aurait attiré l'attention sur lui ; mais, nous l'avons dit, il était homme du monde et se faisait remarquer par son élégance et l'aisance de ses manières ; de plus, il était intelligent et ne manquait pas de savoir, il avait la parole facile, spirituelle et, ce qui ne pouvait lui nuire, il était excellent danseur.

Son succès fut complet, et, bientôt, il fut très recherché. On l'invita à des dîners, à des soirées, à des fêtes. C'était à qui l'aurait. On se l'arrachait.

Et comme on le savait célibataire, plus d'une mère se disait :

—Je n'hésiterais pas à lui donner ma fille s'il la demandait en mariage.

Un matin, Mme Joubert reçut une lutte de son fils.

Elle eut vite remarqué sur l'enveloppe le timbre de Saint-Pétersbourg. C'était la cinquième lettre qu'Edmond lui écrivait de cette ville. Un sourire de satisfaction glissa sur ses lèvres.

—Allons, se dit-elle, il se plaît à Saint-Pétersbourg et les amis qu'il y a trouvés, plus heureux que moi, ont pu le retenir et l'empêcher de continuer ses périlleux voyages à travers des contrées lontaines et inconnues.

Peut-être aussi, sachant combien je suis tourmentée en songeant aux mille dangers qu'il a eu à courir et qui pouvaient le menacer encore, veut-il mettre un terme à mes mortelles inquiétudes.

Voici près de trois ans qu'il est parti, c'est assez. Qu'il revienne, mon Dieu, qu'il revienne !

Mme Joubert poussa un soupir, essuya ses yeux pleins de larmes et déchira l'enveloppe.

Elle lut la lettre, puis, avec une émotion croissante, deux fois de suite elle la relut, cherchant à lire entre les lignes, comme on dit, c'est-à-dire à deviner ce que son fils ne lui disait point.

Edmond parlait, et même longuement, d'une jeune fille appelée Eléna Loudanof avec laquelle il avait dansé plusieurs fois au dernier bal de la princesse Romanoff.

Depuis qu'il était loin de la France, c'était la première jeune fille qu'il avait remarquée et avec laquelle il avait eu du plaisir à causer.

C'était, sans doute, parce qu'elle ressemblait beaucoup à Mme Clavière dont elle avait les cheveux blonds, les yeux bleus, la taille svelte, élégante, la douce expression du regard, le sourire charmant, la suprême distinction.

Eléna Loudanof avait vingt ans ; comme la plupart des demoiselles russes de Saint-Pétersbourg, elle parlait le français comme une Parisienne ; elle aimait la France où elle n'était jamais allée, mais qu'elle désirait vivement connaître.

Bien qu'ils appartinssent l'un et l'autre à de très anciennes et très nobles familles, ses parents n'avaient pas une grande fortune ; mais ils étaient très considérés, très estimés et avaient leurs entrées dans les salons de la haute aristocratie.

Le pere de Mlle Eléna était officier supérieur dans un régiment de la garde impériale.

Les yeux de Mme Joubert restaient fixés sur la lettre d'Edmond. La mère était devenue rêveuse.

—Mais enfin, se disait-elle, pourquoi me raconte-t-il tout cela ? Pourquoi me parle-t-il ainsi de cette jeune fille ? Evidemment elle a fait impression sur lui, elle l'a charmé ; s'il ne le dit pas, il le laisse comprendre. Elle ressemble, dit-il, à Mme Claviere et c'est pour cela qu'il l'a remarquée. Mais ce n'est pas assez, il faut qu'il l'aime, oui, il le faut, puisque, seul, un nouvel amour doit lui donner le bonheur et le ramener près de moi.

Qu'il l'aime, mon Dieu, s'écria-t-elle, qu'il l'aime, qu'il l'é-